

Puisqu'Arnaldo Melo fera une introduction des communications du jour en les replaçant dans le contexte historiographique européen et en particulier portugais qui est souvent mal connu des chercheurs français, je me bornerai, en guise d'introduction de notre nouvelle thématique sur la population des travailleurs, à rappeler quelques tendances et quelques grandes questions qui se sont développées autour de cet objet d'étude rien moins qu'évident pour les chercheurs français.

En effet, et de manière un peu paradoxale, en dehors des cas particuliers des architectes et des peintres, l'étude des hommes travaillant sur les chantiers et qui, même s'ils n'étaient pas les concepteurs du bâtiment, étaient ceux sans qui celui-ci n'aurait jamais existé, n'a pas été l'objet d'un intérêt immédiat et soutenu de la part des historiens et historiens de l'art français ayant travaillé dans le domaine de l'histoire de la construction. De manière assez symptomatique, le congrès des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public français de 1972 intitulé *La construction au Moyen Âge* se concentrait d'abord sur la chronologie des chantiers, les techniques employées, l'étude des matériaux de construction, autant de sujets qui permettaient un dialogue souvent fécond entre historiens et archéologues mais qui laissait complètement dans l'ombre la question du social et plus largement de l'humain dans les rapports de production sur ce lieu spécifique qu'est le chantier. Il est vrai que l'étude de la question de la population des travailleurs ne pouvait être abordée que par le biais d'une plongée dans des sources alors souvent méprisées par les historiens, comme les comptabilités de chantiers, ou difficiles à manier, comme les archives notariales, qui étaient pourtant depuis longtemps très largement utilisées par les historiens de l'art mais avec d'abord l'idée de pister certaines figures marquantes du monde de l'art et de l'architecture.

Au mieux, mais c'était déjà beaucoup, la population des travailleurs des chantiers était englobée dans des études d'ensemble du milieu de l'artisanat, études pionnières comme celles de Charles-Marie de la Roncière sur les prix et les salaires à Florence dont une partie était consacrée aux salaires dans le bâtiment à travers l'étude

du cas des maîtres maçons<sup>1</sup> ou encore le travail de Bronislaw Geremek sur le salariat parisien. Mais les figures du manœuvre ou de l'artisan du monde de la construction étaient alors convoquées pour répondre à une problématique qui était avant tout une problématique générale d'histoire économique et non en tant que population spécifique de travailleurs posant un certain nombre de problèmes spécifiques. A la fin des années soixante en France, la thèse de C. Klapisch-Zuber sur les travailleurs du marbre à Carrare faisait aussi partie de ces rares travaux historiques à avoir pris le problème de la spécificité des travailleurs du monde de la construction au sérieux<sup>2</sup>, mais au moment de la sortie de l'*Histoire de la France urbaine*, en 1980 Le Goff se plaignait encore que nous soyons si mal renseignés sur l'organisation des grands chantiers urbains des cathédrales. Cette impression ne devait plus rester très longtemps d'actualité car les années 80 virent se multiplier les travaux mettant l'accent sur la population des travailleurs venant ainsi combler une lacune très française. Philippe Braunstein, qui fut l'un des principaux acteurs de ce renouveau souligne en effet dans l'ensemble de ses travaux sur la construction dans le Milanais combien de telles études faisaient parties depuis la fin du XIXe siècle des préoccupations des chercheurs allemands par exemple<sup>3</sup>. Ses travaux, comme ceux de Fausto Piola Caselli, sur la construction du palais des papes d'Avignon se sont d'abord concentrés sur les grands chantiers monumentaux<sup>4</sup>, les rares à nous avoir laissé une production comptable et notariale abondante, production qui est à la fois une aubaine pour les chercheurs – aujourd'hui encore les travailleurs des chantiers « ordinaires » nous sont plus mal connus que ceux des chantiers des palais, monastères ou cathédrales – mais aussi un filtre qui s'interpose entre la réalité des statuts, des origines et des pratiques des hommes du chantier et le chercheur, filtre qui n'est pas seulement celui de la mise par écrit mais qui est aussi lié aux objectifs particuliers qui étaient ceux des rédacteurs de ces sources, soucieux de la standardisation de données moins destinées à décrire le

---

<sup>1</sup> La Roncière, C. M. de, *Prix et salaires à Florence au XIVe siècle (1280-1380)*, Rome, 1982 (Collection de l'École française de Rome, 59).

<sup>2</sup> Klapisch-Zuber, C., *Les maîtres du marbre. Carrare, 1300-1600*, Paris, 1969.

<sup>3</sup> Braunstein, P., « Les salaires sur les chantiers monumentaux du Milanais à la fin du XIVe siècle », in Barral i Altet X. (éd.), *Artistes artisans et production artistique au Moyen Âge, I – Les Hommes*, Paris 1986, p. 123-132.

<sup>4</sup> Piola-Caselli, F., *La costruzione del palazzo dei papi di Avignone (1316-1367)*, Milan, 1981.

chantiers et ses hommes qu'à assurer le meilleur suivi possible des dépenses et le contrôle des travailleurs.

En interrogeant ces sources, les historiens de la construction ont fait ressortir quelques traits saillants concernant la population des travailleurs :

1. Le premier d'entre eux a sans doute été la grande mobilité des travailleurs de la construction, même si l'étude de cette mobilité ne va jamais sans poser de problème. Lorsqu'on s'attache à l'origine des travailleurs, il reste souvent difficile de savoir si tel personnage dit de tel endroit en vient vraiment où s'il s'agit d'un surnom renvoyant à une origine géographique connue approximativement de ses compagnons ou de ses employeurs / d'un surnom qui ne fait que garder le souvenir d'une région abandonnée de longue date par les membres de sa famille ou encore d'une mention accolée à son nom de famille par assimilation à l'origine du groupe de travailleurs avec lesquels il s'est fait embaucher. Lorsqu'on tente de suivre le parcours des travailleurs des chantiers, on se heurte en outre aux lacunes des sources et au risque de prendre un personnage pour son homonyme. Ainsi, les tentatives de cartographie de la provenance des travailleurs sont toujours des entreprises vouées à l'approximation mais qui en devenant de plus en plus nombreuses depuis une trentaine d'années ont permis de faire ressortir certaines tendances lourdes comme les liens entre le niveau de qualification des travailleurs et leur mobilité sur de longue distance. Si sur la plupart des chantiers, la majorité des travailleurs ordinaires vient des villages ou des régions alentour, ce qui peut quand même représenter plusieurs heures de marche par jour, les maîtres les plus qualifiés se recrutent sur un marché qui fonctionne à l'échelle européenne.

2. Le second thème qui a fait l'objet de renouvellements en profondeur est celui du statut des travailleurs, question qui englobe en fait de nombreuses subdivisions en fonction de ce qu'on entend par statut. Le terme peut en effet renvoyer au titre attribués ou reconnus aux travailleurs par les responsables du chantier. Si les premières études se sont souvent contentées d'essayer de faire rentrer les différents types de travailleur dans le schéma des apprentis, valets et maîtres, tout en constatant la plupart du temps l'inadéquation avec la diversité des statuts présents dans les sources, nous en

sommes aujourd'hui je crois en train de nous en libérer et les travaux de Philippe Bernardi ont joué un grand rôle dans cette évolution en montrant d'abord quelles conditions historiques contemporaines avaient permis à ce schéma unique de s'imposer dans l'historiographie en dépit de la réalité de sources qui mettent plus souvent en scène des formes variables de bipartitions. Ces travaux ont aussi mis en valeur la diversité des termes employés pour désigner les travailleurs d'une région à l'autre et d'une époque à l'autre. Le constat n'est pas seulement celui d'une diversité des statuts et du vocabulaire utilisé pour le désigner en fonction des temps et des lieux : à la lecture de ces travaux qui ont fait l'objet d'un livre venant juste de sortir aux éditions du CNRS<sup>5</sup>, le chercheur est amené à une plus grande prudence dans l'interprétation d'un même terme qui, comme celui de maître, se révèle finalement très polysémique, même dans un cadre géographique et chronologique restreint, en fonction des sources et donc des types de rapports sociaux sur lesquels un texte particulier veut insister.

Cette libération du vocabulaire permet aujourd'hui d'approfondir les recherches concernant le statut entendu comme le type de contrat liant la main d'œuvre au chantier. Aujourd'hui, les historiens ne se contentent plus, pour comprendre les conditions d'activité des travailleurs du chantier de regarder quel titre ils portent et de prendre en compte le type de contrat qui les lie au chantier : à la journée, à la tâche, au prix-fait. On prête attention à la durée d'embauche garantie pour les travailleurs journaliers, car travail payé à la journée ne veut pas dire embauche à la journée. Lorsqu'on ignore quelle est cette durée d'embauche, on prête attention au nombre de jours travaillés dans le mois ou dans l'année, aux monnaies dans lesquelles les salaires sont versés, au rythme de versement des salaires ou des tranches dans le cas de prix-faits, autant d'éléments qui permettent de mieux imaginer quelle pouvait être la sécurité ou l'insécurité de l'emploi de ces travailleurs et parfois même leur niveau de vie dont on sait aussi aujourd'hui qu'il ne dépendait pas toujours uniquement du travail fourni sur le chantier mais de tout un tas d'autres facteurs qui pouvaient, pour

---

<sup>5</sup> Bernardi, P., *Maître, valet et apprenti au Moyen Âge. Essai sur une production bien ordonnée*, Toulouse, 2009.

certains d'entre eux avoir un lien avec le chantier comme la vente de matériaux ou la location d'esclaves.

Le cas des esclaves nous amène à une autre dimension de la question du statut des travailleurs, plus juridique et sociale. Les travaux sur la population des travailleurs nous ont permis de sortir de l'image monolithique d'un chantier peuplé uniquement d'hommes libres adultes et chrétiens. On ne nie plus aujourd'hui l'importance de la présence des esclaves sur certains chantiers, présence parfois marginale mais qui pouvait devenir très importante en période d'accélération de celui-ci ou dans les contextes de manque de main d'œuvre se présentant pour l'embauche. Parmi ces esclaves, certains étaient musulmans ce qui nous amène aussi à l'importance du chantier comme lieu de contact entre les différentes religions présentes en Europe : le chantier est un lieu à part où se côtoient des populations chrétienne, musulmane mais aussi juive et ce même lorsque les commanditaires sont des ecclésiastiques chrétiens pourtant peu ouverts aux autres religions. On y rencontre aussi des femmes, que la nature des sources rend parfois plus visibles que dans le cadre d'un artisanat urbain où une veuve peut exercer seule le métier pendant des années mais en le faisant sous le nom de son défunt mari ce qui a pour conséquence de la rendre moins visible. Présentes en petit nombre, les femmes sont souvent cantonnées à l'effectuation de certaines tâches comme le transport de pierres, sable, mortier et eau, tâches qui permettent de voir combien il est difficile de justifier leur faible rémunération par leur manque de force : ce ne sont pas les tâches les plus délicates, les moins pénibles qui sont confiées aux femmes, mais souvent les moins qualifiées, même lorsqu'elles demandent un savoir faire pratique déterminant pour la réussite des opérations comme lorsqu'il s'agit de mêler l'eau à la chaux pour faire un bon mortier. Dans ces tâches ingrates elles retrouvent les « garçons » ou « jeunes », dont il est souvent bien difficile de déterminer l'âge mais qui étaient probablement encore comme certains apprentis au seuil de l'enfance quand à l'inverse d'autres travailleurs, en l'absence de retraite, étaient contraints de rester sur le chantier pour survivre alors qu'ils n'étaient plus mesure d'accomplir leur tâche aussi bien qu'autrefois, subissant ainsi parfois une baisse de leur rémunération.

3. De cette étude des statuts si variés des travailleurs ont découlés bien des travaux et des questions, dont beaucoup demeurent ouvertes, concernant les liens entre les statuts, la rémunération des travailleurs et l'organisation des équipes. Un premier apport du travail sur l'organisation en équipe des travailleurs du bâtiment a été de remettre en cause l'image d'un chantier grouillant de dizaines voire de centaines d'ouvriers travaillant de concert, tous corps de métiers confondus. L'étude des comptes a permis de montrer que le nombre de travailleurs présents sur le chantier était souvent moins important qu'on ne le croyait, même pour des chantiers de monuments importants, que les besoins étaient calculés au plus juste en fonction des phases de la construction qui faisaient se succéder ou ponctuellement s'associer des groupes appartenant à des corps de métier différents. Ces différences entre corps de métiers ont fait couler beaucoup d'encre pour tenter de savoir quels étaient les populations de travailleurs les mieux loties, le match opposant souvent les fustiers ou les lapicides (et les sous catégories de chaque branche : menuisiers, charpentiers, maçons ou tailleurs de pierre), les autres métiers étant en général moins bien lotis que ce soit en raison de niveaux de salaire inférieurs ou de la régularité de l'embauche. Les historiens ont aussi tenté de comprendre quelles étaient les différences de tâche et de niveau de qualification à l'intérieur des grandes catégories de métier souvent floues employées par les rédacteurs des sources : alors que ce flou n'existait probablement pas pour les spécialistes de la construction présents sur le chantier, il rend aujourd'hui difficile notre compréhension des différents niveaux hiérarchiques à l'intérieur d'une équipe de travailleurs, niveaux hiérarchiques qui ne peuvent être envisagés en tenant compte des seuls salaires qui s'avèrent très variables d'un corps de métier à l'autre, mais aussi à l'intérieur d'un même corps de métier et pour une même personne en fonction des moments de l'année et des phases du chantier. Restituer les raisons de ces variations de salaire est indispensable pour comprendre comment les équipes de travail fonctionnaient mais reste aujourd'hui encore une tâche très difficile à accomplir car c'est le domaine dans l'étude de la population des travailleurs qui donne le plus souvent lieu à des raisonnements de type circulaire : tel travailleur est mieux payé que les autres parce qu'il est plus qualifié, plus habile, plus connu sur le chantier, qu'il

effectue ponctuellement une tâche plus difficile, parce qu'on est en période de manque de main d'œuvre, etc., et ce qui prouve qu'il est plus qualifié, plus doué, plus connu est le fait qu'il soit mieux payé que les autres, raisonnement que l'on retrouve exactement de la même manière pour les baisses de salaire. Bien entendu, tous ces critères entraînent en ligne de compte, et constituent un objet d'étude passionnant, mais il est malheureusement rarissime que ces différences entre travailleurs fassent l'objet d'explications du type de celles mises en valeur par récemment par Sandrine Victor à Gérone où l'on enregistre dans les sources les raisons de certaines variations de salaire en soulignant la qualité ou la médiocrité d'un ouvrier, son jeune ou son grand âge, etc<sup>6</sup>.

Autant de petites mentions qui tout d'un coup donnent une personnalité, une réalité plus grande à ces personnages qui quittent la masse des travailleurs pour devenir des personnes. Et au-delà des difficultés que j'ai mentionné plus haut, c'est d'ailleurs sans doute ce qui fait l'attrait des sources anciennes concernant la construction lorsqu'on veut travailler sur les hommes : la diversité de ces sources, leurs tâtonnements en font des écrits où les hommes, leurs qualités, leurs accidents, une partie de leur histoire familiale, de leur vie en dehors du chantier, restaient visible d'une manière complètement impossible à imaginer aujourd'hui alors même que la masse des documents conservée sur chaque travailleur est devenue si grande.

---

<sup>6</sup> Victor, S., *La construction et les métiers de la construction à Gérone au XVe siècle*, Toulouse, 2008.